

DANS LA PRESSE

Mauvais sang est un joyau très solitaire. Son accomplissement, poétique et plastique, est magistral, constamment inspiré et gracieux, et en même temps quelque chose de fragile le mine. Trop unique, trop dans un désir enfantin d'absolu. Sa beauté est celle des licornes, des étoiles de mer. Flamboyant et étrange. Rare. Chimérique. Aurait-on rêvé *Mauvais sang* ? Qu'est-ce qu'un film culte ? Par exemple *Mauvais sang* de Leos Carax ; chef-d'œuvre des années 80. Un polar poétique et pop, une fuite vers la mort où chaque plan est un cerge déposé aux pieds de cinéastes anciens. Unique. *Les Inrockuptibles*, Jean-Marc Lalanne

Une Volonté de Fer. Un objet violent non identifié, brillant sans être factice, vient de tomber sur la planète cinéma. De Lumière à Godard, une jeune mémoire a déjà tout engrangé. *L'Humanité*, Jean Roy

Une poésie à éclipses qui frappe doux et fort. *Le Monde*, Danièle Heymann

La maladie d'amour. Il y a dans *Mauvais sang* un des plus beaux coups de foudre de l'histoire du cinéma. Il y a, mieux encore, l'art subtil et les promesses éblouissantes d'un gamin surdoué qui veut être Leos Carax ou rien. *Télérama*, Jean-Luc Douin

L'amour qui va vite mais qui dure toujours. Une illumination. Leos Carax, cinéaste de 24 ans, semble réinventer le cinéma à chaque plan. Tout simplement ! *Mauvais Sang* est un éblouissement comme nous ont donné en leur temps Murnau, Godard ou Tarkovski. Des images comme en état d'apesanteur, suspendues dans un no man's land totalement investi par la magie poétique. Une alchimie fulgurante d'images et de sons, de beauté et de vertiges qui vous laisse tremblant d'émotions. La gorge serrée et les yeux brillants. Comme si l'on venait d'assister à une naissance... *L'événement de la semaine*

Une œuvre éblouissante, innervée d'inventions, débordante d'émotion avec de superbes acteurs. *La Croix*

Il faudrait inventer des mots nouveaux pour faire ressentir l'atmosphère de *Mauvais Sang*. Une phrase de Céline seule semble convenir... « Au commencement était l'émotion. » Raconter la trame semble dérisoire, démontrer les références si évidentes serait mesquin, tellement *Mauvais sang* est magique. Passion, tendresse, charme, violence ne peuvent suffire pour la densité des sentiments projetés avec une poésie qui ne se dissèque pas. La précision de Carax est si diabolique qu'on s'en veut presque de l'avoir décelée, car il tranche dans le nerf et touche la chair à vif avec une pudeur qui vous fait voyeur de ce polar romantique. *La vie ouvrière*

Leos Carax dont *Mauvais Sang* est le deuxième film après *Boy Meets Girl*, doit être né des amours d'une caméra et d'une cinémathèque. Son œil est un objectif qui suit les acteurs avec obstination. Son cerveau est un ordinateur qui contient tout ce que le cinéma a déjà créé, en situations et en personnages. En plus, il a de l'imagination et de l'impertinence. Ce film foisonnant est aussi plein de trouvailles que de réminiscences. Tout est très concerté, très minutieux, et les acteurs donnent l'impression d'obéir à des consignes tellement précises qu'ils en arrivent à ressembler à des personnages d'une bande dessinée où la caméra remplacerait le crayon. *France Soir*



Sang neuf

Tôt ou tard chaque génération réinvente le romantisme. Avec *Mauvais sang*, Leos Carax a trouvé les acteurs qui donnent du corps à son histoire. Ciné-transfusion réussie. *Mauvais sang*, c'est fatal, sera tenu pour romantique. Fatal puisque le romantisme revient. Il revient dans le cinéma toutes les fois où le romanesque a dégénéré en cynisme et le sens critique en savoir-faire. Il revient avec des états d'âme mais aussi des états du corps. Et si les états d'âme n'ont pas d'histoire, ceux du corps, si. Il faut bien que le mal de vivre fasse mal pour de vrai pour que le romantisme soit autre chose qu'une pose décorative. Il faut, même pour repasser par la case-départ du scénario romantique type (*Boy meets girl*) des corps dont nous ignorons encore où et comment ils ont du mal. L'auteur a mal à l'acteur, l'acteur a mal à l'auteur ? Normal, ils ont le même âge. Il aura peut-être fallu le temps d'une génération pour qu'il y ait une suite à Godard-Belmondo, puis à Godard-Karina. Un alter ego, cela ne se mime ni ne s'invente. Pas plus qu'un amour fou. *Libération*, Serge Daney

Mauvais sang est un film d'un beau romantisme noir, et peut-être l'œuvre la plus aboutie de son auteur. A voir à lire

MICHEL PICCOLI

JULIETTE BINOCHÉ

DENIS LAVANT

MAUVAIS SANG

UN FILM DE LEOS CARAX

AVEC HANS MEYER JULIE DELPY CARROLL BROOKS HUGO PRATT
ET MIREILLE PERRIER ET AVEC SERGE REGGIANI IMAGE JEAN-YVES ESCOFFIER
UN FILM PRODUIT PAR ALAIN DAHAN - UNE CO-PRODUCTION LES FILMS PLAIN-CHANT SOPROFILMS
LES FILMS ARIANE FR3 FILM PRODUCTION AVEC LA PARTICIPATION DE SOFIMA DISTRIBUTION TAMASA



Sous l'accablante chaleur dégagée par la comète de Halley, la population parisienne est frappée par un virus tuant ceux qui font l'amour sans s'aimer.

Dès lors, deux bandes rivales vont se disputer le germe de ce virus qui devrait permettre de créer un vaccin et sauver la population ...



Michel Piccoli
Marc
Juliette Binoche
Anna
Denis Lavant
Alex
Hans Meyer
Hans
Julie Delpy
Lise
Carroll Brooks
L'américaine
Hugo Pratt
Boris
Mireille Perrier
La jeune mère
Serge Reggiani
Charlie
Jérôme Zucca
Thomas

France - 2h05 - Couleur - 1.66

César de la Meilleure Actrice,
Juliette Binoche

Prix Louis Delluc 1986

UNE DÉFLAGRATION

Qui a été adolescent et curieux de cinéma en 1986 se souvient forcément de la déflagration provoquée par *Mauvais Sang*, réalisé par un jeune homme à peine plus âgé, et qui ne ressemblait à aucun autre film français de l'époque, véritable antidote à l'académisme officiel, à « une certaine tendance » du cinéma réaliste et psychologique, tout autant qu'à l'esthétisme publicitaire de cette première moitié des années 80, qui voulait se faire passer pour une révolution audiovisuelle mais croulait déjà sous le ridicule. *Mauvais Sang* devint un signe de ralliement pour une nouvelle génération de cinéphiles, et pas seulement en France si on juge la postérité et l'influence quasi immédiate de Carax – son cinéma en général et *Mauvais Sang* en particulier – sur les quelques cinéastes du monde entier qui allaient éclairer la décennie suivante, de Wong Kar Wai à Hong Kong à Harmony Korine aux Etats-Unis. Dans un Paris imaginaire et caniculaire (le passage de la comète de Halley provoque une chaleur insupportable), au milieu d'un complot visant la possession d'un vaccin capable de vaincre un mystérieux virus (qui tue ceux qui font l'amour sans s'aimer, allusion ambiguë au sida), *Boy Meets Girl* (titre du premier long métrage de Carax). Le garçon sera Alex, interprété par l'acrobate alter ego Denis Lavant et la fille Anna, soit Juliette Binoche, égérie du cinéaste, amoureusement filmée, retrouvant la grâce des héroïnes du muet, et aussi d'Anna Karina dans *Vivre sa vie* et *Bande à part*. Cette histoire d'amour fou entre deux jeunes gens entourés de gangsters fatigués (Michel Piccoli, Hugo Pratt, Serge Reggiani) est aussi le récit d'une filiation et d'une transmission impossibles... Carax imagine un univers poétique qui lui est propre malgré les nombreux hommages aux cinéastes qu'il admire, Chaplin et le cinéma français des années 30. Carax réinvente en effet le tournage en studio comme au temps du réalisme poétique ou du fantastique social, avec le désir de faire surgir des émotions vraies d'un univers factice, contrairement à la Nouvelle Vague à laquelle on l'a trop systématiquement rapproché, en le désignant comme un héritier putatif de Godard.

Mauvais Sang étincelle de passages magnifiques. S'il ne fallait retenir qu'une scène de ce film qui regorge de moments fougueux et inoubliables, ce serait bien sûr la course effrénée d'Alex au son de « Modern Love » de David Bowie extraite de son album « Let's Dance » de 1983. Chanson qu'on chérissait bien avant *Mauvais Sang*, mais devenue indissociable de cette « moving image » : du mouvement, de l'émotion, de la musique... Du cinéma.

Olivier Père

SIGNÉ CARAX

Faisons confiance aux petits génies, ils ont parfois bien du talent. Leos Carax tourne son deuxième film. Dans le silence, la fièvre, le mystère et un rien d'affectation qui pourrait bien le rendre horripilant. Quoi qu'il en soit, et la comète de Halley ayant fait fondre le bitume, voici la légende servie chaud.

Mauvais sang devient légendaire, avant même d'être terminé. Un film ordinaire se fait en huit semaines. *Mauvais sang* en est à peine à la moitié alors que, depuis seize semaines, l'équipe est entrée en tournage, comme on entre au couvent. Nous sommes au fin fond d'une banlieue, rue Moïse, juste à côté de la rue de l'Avenir : on a beau ne pas croire aux lieux prédestinés, il y a quand même des coïncidences qui vous font réfléchir !

Dans un hangar immense, on a reconstitué quatre-vingts mètres d'une rue aux maisons grisâtres et délabrées, d'où ressort juste le rouge d'une ancienne boucherie. Dans cette rue-là, les bâtiments n'existent qu'en façade : avec quelques coups de scie électrique, on transforme, en un rien de temps, l'aspect extérieur d'un immeuble. Quand j'arrive, ils sont quelques-uns à s'affairer pour installer un panneau lumineux sur le devant d'une maison. Cela me donne le temps de chercher le trou de souris dans lequel je pourrai me glisser.

Car on m'a bien prévenu : l'intrusion d'un élément étranger dans ce microcosme hermétique peut avoir des conséquences imprévisibles. Il faut donc voir sans être vu. Et, bien entendu, ne rien demander. Dans cette atmosphère feutrée, on ose, d'ailleurs, à peine parler.

L'activité y est fébrile mais silencieuse. Même les scies électriques semblent ne pas faire de bruit. On a, alors, l'étrange impression d'être dans une ruche qui ne bourdonne pas.

Un petit homme, à la démarche souple, vogue de place en place, à la fois présent partout et quasi-invisible dans son manteau trop grand, couleur muraille. C'est Leos Carax, en pleine gestation. Aux aguets, l'oreille à tout, l'œil à tout. C'est, justement, à cause de cet œil que le tournage dure : Carax est nourri d'images et ne fonctionne que par images. Lorsque son œil ne s'allume pas, il fait recommencer le plan. Quinze ou vingt fois, peu importe. Ses exigences tiennent moins du perfectionnisme maniaque que de la recherche d'une sensation. Hors plateau, Denis Lavant le confirme :

- Quand Leos m'a proposé le rôle, il m'a simplement dit d'aller voir des films interprétés par Dana Andrews pour observer sa sobriété et sa façon d'exister. Leos définit beaucoup de choses de cette façon-là, par images. J'en ai pris l'habitude depuis *Boy Meets Girl*. En ce moment, si je vois une carte postale qui évoque pour moi le personnage, je l'achète. Parfois, je ne sais même pas pourquoi. C'est juste à cause d'une sensation. Le scénario lui-même est scandé par des images de Bogart, Buster Keaton ou Tintin.

La scène qui se tourne aujourd'hui ressemble à un épisode de *L'Étoile mystérieuse*, lorsque Tintin porte Milou pour traverser une

rue dont le goudron a fondu. Dans *Mauvais sang*, c'est la comète de Halley qui a ramolli le bitume et Denis Lavant va porter Juliette Binoche dans ses bras.

Tout est prêt. Leos Carax a terminé son énième conciliabule avec son complice numéro un, Jean-Yves Escoffier dont le travail sur la lumière est minutieux. La répétition commence. Carax regarde. C'est l'assistant qui traduit en mots le moindre tressaillement du visage du maître. Tout se passe par connivence. Carax mâche nerveusement une petite cuillère en plastique. Le moindre bruit le distrait, le dérange, serait-ce le craquement d'une allumette à vingt mètres de là.

L'allumette, c'est celle d'Alain Dahan, l'un des producteurs, qui fume cigarette sur cigarette. Au bout de seize semaines de tournage, on comprend son inquiétude. Mais, comme tous ceux qui travaillent sur *Mauvais sang*, il sait que « quelque chose se passe pendant le tournage de ce film hors normes ; c'est un événement capital pour la vie de tous ceux qui y sont impliqués ». Pourtant, il en a vu d'autres, Alain Dahan. Les débuts de Chantal Akerman, c'était lui, *Boy Meets Girl*, aussi. Mais là ...

Carax subjugué. Il crée, autour de lui, une impressionnante atmosphère de recueillement, de ferveur même. Tous participent au film avec enthousiasme mais savent qu'il n'appartient qu'à Leos. Au fil du temps, les rushes sont devenus sa seule affaire et celle d'Escoffier, avec lequel il passe des heures et des heures à discuter de chaque plan.

À peine âgé d'un quart de siècle, Carax fait déjà partie de ces cinéastes mythiques qui fascinent toute une équipe, y compris les comédiens. Même Piccoli. Carax est-il conscient de cet étonnant magnétisme qui rend le tournage aussi secret que lui ?

Personne, en effet, ne se sent l'envie ou la capacité de parler du film. Quand je demande, quelques jours plus tard, à Denis Lavant ce que Carax lui a expliqué entre les prises que j'ai vu tourner, il reste muet. Pourtant, j'ai vu son interprétation évoluer. Et pas seulement pour des questions de technique. Alors ?

Alors s'approfondit encore le mystère Carax, avec ses images et ses signes.

Télérama 04/06/1986

